

Lectrice Argent 2^e cycle du secondaire

Joanie Fortin

École Jean Gauthier, Alma

Commission scolaire Lac-Saint-Jean

2010

La fuite

Je suis dans la rue et des gens marchent tout comme moi, mais dans différentes directions. Chaque personne que je croise est une surprise, m'inspire quelque chose de nouveau. Certains se promènent nus, d'autres sont costumés ou maquillés. Plusieurs communiquent leurs sentiments en chantant haut et fort, et d'autres racontent une histoire en dansant avec passion. Tous ces individus semblent s'accepter dans leurs différences sans pour autant s'ignorer. Je me sens bien avec mon chien dans cet endroit unique où seul le rejet est rejeté. Mon ami si intelligent se décide cependant à gâcher ce moment en bondissant sur moi pour me lécher les yeux (pourquoi choisit-il toujours cette partie de mon visage ?). Je parviens à l'éloigner et à ouvrir les paupières (miraculeusement). Quelle horreur ! J'avais prié si fort pour que tout cela ne soit pas un rêve que j'en ai même mouillé mon lit. Non seulement je suis dans ma chambre plutôt que dans cet extraordinaire endroit, mais je suis en plus au beau milieu d'une mare de pipi. Quelle merveilleuse journée ce sera sur terre ! Un coup d'œil à l'horloge m'indique qu'il faut que j'aille me doucher si je ne veux pas empester tout le monde à l'école (chose qui serait tout de même amusante). Aussi enthousiaste que possible, je me lève et je mets mes lunettes aux verres aussi épais que des fonds de bouteille, qui donnent l'impression que mes yeux sont deux galets gris au fond de l'eau. Je file à la salle de bains et me lave en chantant du *Bob Dylan*, accompagné par Nana, mon chien, qui hurle de sa voix imposante et mélodieuse. Debout devant ma penderie, je choisis les vêtements que je porterai aujourd'hui en prenant plaisir, comme d'habitude, à faire un ensemble étrange. J'enfile mon pull blanc dont le col remonte jusqu'à mon menton et donne l'impression que ma tête repose sur un nuage, mon pantalon hippie multicolore et mes *Convers* bleu marin. Je souhaite une bonne journée à Nana en caressant ses oreilles souples de texture fine et veloutée, et je descends prendre mon petit-déjeuner. Surprise ! Ma mère regarde encore ces émissions abrutissantes qui ne servent qu'à lui donner l'illusion qu'elle doit perdre des tonnes de kilos, rénover la cuisine pour la millième fois ou encore acheter le rouge à lèvres supposément exceptionnel qui la rajeunira de dix ans. Sans un bonjour ou un signe de tête, elle me sert mon bol de céréales au citron et aux canneberges. Elle me lance un regard de feu et dit :

– Pourquoi ne t'habilles-tu pas comme les autres jeunes de ton âge ?

Je lui réponds donc :

– Pourquoi t’habilles-tu comme les autres femmes de ton âge ?

Ça se termine toujours de cette manière. Cette femme se permet tout commentaire méprisant, mais la moindre réplique de ma part est une attaque personnelle, et elle adopte aussitôt son ton agressif de roquet. Une fois qu’elle est partie, je prends mon lecteur de CD, j’enfile ma veste, et je sors. Quelle ivresse d’apercevoir qu’il pleut ce matin ! C’est comme si cette pluie nettoyait le monde sale dans lequel nous vivons. Je me rends à l’arrêt d’autobus, je rejoins les jeunes tous collés sous leurs parapluies, à maudire le temps qu’il fait. Soudain, l’un d’eux crie :

– Zacharie, le Zarbi est arrivé !

Les autres moutons répètent encore plus fort cette phrase en me regardant.

– Et vous, c’est le hasard qui a fait que vous soyez tous habillés pareil ou vous êtes juste stupides ?

– T’as raison, c’est sûrement stupide de ne pas porter de jolis pantalons multicolores ou bien d’écouter notre musique dans un *iPod* plutôt que dans ce gros machin, dit le même individu en pointant mon lecteur adoré.

– Si personne n’achetait les CD qui rentrent dans ce gros machin, t’aurais pas une chanson à écouter dans ton si admirable *iPod*. L’autobus arrive et interrompt cette conversation (dommage). J’essaie tant bien que mal de me frayer un chemin à travers l’amas de parapluies, mais une main en sort et me pousse par terre. Je lève les yeux, et voilà qu’en plus le bus part sans moi ! J’observe l’énorme engin jaune rempli de jeunes s’écarter, des jeunes qu’on emmène pour leur enseigner comment se comporter en société et ainsi faire d’eux des robots. Je suis finalement heureux de ne pas être assis avec eux, car cette idée me dégoûte. Il y a trop longtemps que cela dure, et je n’en peux plus. Pourquoi ces adolescents tous identiques ne s’ouvrent-ils pas davantage au monde autour d’eux ? C’est malheureusement la même situation pour ma chère mère ainsi que tous ses amis qu’elle ramène à la maison. Suis-je le seul à ne pas penser comme eux ? J’aimerais bien que mon père soit là pour me répondre. J’accours dans la maison, et je crie à mon chien. Depuis la naissance de ce petit basset tricolore, je pense de plus en plus qu’il s’agit d’une réincarnation de mon paternel (décédé le même jour). C’est pourquoi je l’ai appelé Nana, ce qui signifie « papa » en russe, un pays qui fascinait mon père. Le jeune chien me rejoint. J’attrape toute nourriture non périssable que je peux trouver, des outils, ma guitare, et je quitte cette maison. Me dirigeant vers les bois derrière celle-ci, j’explique enfin à Nana où nous allons :

– On va vivre tous les deux dans notre jolie cabane, loin de cette population où il est impossible de s’épanouir en paix !

Celle-ci se trouve à exactement trois kilomètres de l'entrée de la forêt, perchée dans les arbres et impossible à apercevoir à plus de 20 mètres de distance. Ce sera parfait. Aussitôt arrivés, nous y grimpons et dînons, sans que qui que ce soit ne dévisage notre délicieux sandwich aux ananas. Je m'installe sur le lit douillet, avec l'immense couverture en mohair sous laquelle nous voudrions rester blottis des jours entiers, et je chante du plus fort que je peux les chansons que j'aime. C'est la belle vie. Je m'endors paisiblement dans cette cabane, bercé par le ronflement régulier de mon chien. Lorsque j'ouvre les yeux, j'aperçois trois rats laveurs qui se gavent dans mes précieuses provisions. Je les chasse aussitôt et me lève, désorienté. Quelle gentillesse ! L'un d'eux m'a laissé quelque chose en échange, et je viens tout juste de le piétiner. Cela me fait justement penser que j'ai complètement oublié d'apporter du savon avec moi, des vêtements et plusieurs autres objets. Je jette un œil à ma montre : 8 h ! Ai-je réellement dormi l'après-midi entier ? Je cherche Nana des yeux et le trouve, assis près de deux cadavres d'oiseaux de taille moyenne.

– Nana ? T'es un chasseur, mon chien, dis-je en le regardant dans ses yeux en forme de losanges.

Domage que j'aie raté cet exploit. Domage que nous devions partir. Je fais le chemin du retour avec mon chien sur les talons en songeant à cette journée. Je pénètre dans la maison et remarque que ma mère n'est toujours pas rentrée. Je monte à l'étage, me déshabille et m'étends sur mon lit (presque aussi confortable que celui dans mon autre nouvelle chambre), incapable de fermer l'œil. Cette cabane, j'y retournerai demain en compagnie de mon fidèle chien de chasse. Au fil du temps, je prendrai cet endroit unique, tout comme dans le rêve que j'ai fait la nuit dernière. Je réussis, grâce à je ne sais quel coup de baguette magique, à m'endormir, puis à ouvrir mes yeux plein de bave le lendemain. Quelle merveilleuse journée ce sera sur terre (je ne plaisante pas cette fois) !

